

Le Monde  
22 août 2016  
Philippe Dagen

---

# Anne et Patrick Poirier, archéologues prophétiques du désastre

Le couple d'artistes bénéficie d'une rétrospective à Saint-Etienne.

C'est une vieille idée rabâchée, de celles dont on se méfie immédiatement : les artistes auraient la prescience de ce qui doit arriver. On ne saurait lui accorder un grand crédit, ainsi énoncée, mais il n'empêche qu'elle revient en tête après deux ou trois salles de la rétrospective d'Anne et Patrick Poirier au Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne. Comme celle-ci n'est pas disposée dans l'ordre chronologique de leurs travaux, il faut prendre garde aux dates afin d'éviter toute méprise.

En entrant, on se heurte à une installation de grande taille, *Danger Zone*. Sous une bulle transparente, dans une cabane de planches et de tôles, cernée de pneus, de bidons et de tréteaux, s'accumulent des objets disparates, machine à écrire et terres cuites, photocopies et animaux empaillés, caméra d'autrefois et ordinateur d'aujourd'hui. Des lumières blanches et verdâtres se reflètent sur les surfaces sombres. Ces débris, les survivants d'une catastrophe les ont ramassés dans les ruines, « *en 2235* », d'après la légende de l'œuvre. La plupart de ces vestiges ne peuvent plus servir à rien, mais rappellent le temps d'avant. « Ruines du futur » est le nom donné à la salle, et l'installation, ainsi considérée, a sa place dans un imaginaire du désastre dont, à un degré de subtilité variable, le cinéma et la bande dessinée n'ont cessé depuis des décennies de raconter les histoires cruelles. *Danger Zone* appelle une autre interprétation, plus politique, qui reconnaît dans cet abri précaire ceux où survivent les migrants, dans les camps des Balkans ou à Calais. La pièce est donc un symbole pour aujourd'hui et les temps à venir.

Elle a été créée en 2001. A cette date, l'imagerie actuelle de l'anéantissement inéluctable de la civilisation est déjà constituée. Aussi peut-on penser que l'œuvre leur donne une forme particulièrement efficace, mais somme toute déjà classique au moment de son exécution. La même observation s'appliquerait aux autres installations de cette vaste salle, immenses maquettes noires de cités en ruines, encombrées d'épaves d'avions carbonisés, de structures industrielles brisées, d'immeubles au toit crevé. Elles sont de peu antérieures ou postérieures à *Danger Zone* et, elles aussi, ont des qualités cinématographiques. Les peurs et les ravages qu'elles mettent en scène n'ont cependant rien qui surprenne aujourd'hui.

Les Poirier appliquent à Los Angeles les méthodes de collecte qu'un archéologue applique à une cité antique. En aurait-on dit autant en 1995 ? Cette année-là, Anne et Patrick Poirier vivent à Los Angeles, métropole moderne par excellence. Ils en rapportent leur *Journal de Los Angeles*, 270 pages de grand format. Ils appliquent à la nature et à la ville les méthodes de collecte et de description qu'un archéologue applique à une cité antique, dont ne subsistent que traces et fragments, dont il doit retrouver le plan, comprendre l'usage des bâtiments, reconstituer le climat et les mœurs. Les Poirier compilent une encyclopédie funèbre qui projette la ville vers le temps de sa disparition et de son ensevelissement. Des projections de ce genre étaient moins courantes alors qu'aujourd'hui.

En aurait-on dit autant en 1977, date de leur *Domus Aurea* ? Des reliefs et des architectures ruinées, en charbon de bois, sont environnés d'eau. Les escaliers montant aux terrasses des temples se sont effondrés, l'amphithéâtre émietté, les colonnes cassées. La référence à la Rome antique est explicite, la colossale *Domus aurea* ayant été bâtie sous le règne de Néron, auquel elle ne survécut pas. Dans ces années 1970, les Poirier voyagent : Italie et Grèce, Syrie et Jordanie. Ils photographient Palmyre et la Mésopotamie. Ce sont alors des destinations touristiques, et plusieurs des images qu'ils en rapportent traitent par la dérision ces visiteuses en robe courte qui prennent des poses sur les blocs de ce qui fut temple ou palais sans mesurer ce que leur conduite trahit d'amnésie ou d'ignorance. Aujourd'hui, ce sont des terrains de guerre et les otages de chantages à la destruction. La question de la ruine est donc de plus en plus présente, sans cesse réactivée par l'actualité.

Deuils ineffacés

Avec *Domus Aurea* et les installations « archéologiques » qui la suivent, le travail photographique des Poirier dans cette période et les œuvres qu'ils en déduisent aujourd'hui – déserts blancs, tapis noir et gris qui dessine le plan d'Alep – apparaissent comme les premiers signes d'un phénomène devenu majeur un

quart de siècle plus tard. La présence d'une de leurs œuvres, *Mnémosyne*, au Grand Palais dans la récente exposition « Carambolages » n'est, en ce sens, que justice historique : rappeler la part qu'ils ont prise dans le renouvellement d'un thème qui, depuis Hubert Robert et Caspar David Friedrich, n'avait guère intéressé. Leurs images, en apparence légères, qui ont le Louvre actuel pour sujet – sa pyramide, ses flux de visiteurs en groupe consommant à toute vitesse leur ration de culture – s'inscrivent dans la même réflexion, sous le signe de l'oubli et de la mort.

Reste une question. Pourquoi a-t-il appartenu à ces deux artistes français nés pour l'une en 1941 et pour l'autre en 1942 de se saisir si tôt de ce sujet et de le porter avec constance jusqu'à aujourd'hui ? La réponse est dans la question : naissance en temps de guerre, dans des familles marquées par la perte des pères et des maris tués. Dans l'entretien publié dans le catalogue, tous deux parlent, sans que la question leur ait été posée, de ces deuils ineffacés et de la mémoire des deux conflits mondiaux dans les familles. Il est en effet plus que probable que, pour comprendre une part de la création artistique, mais aussi littéraire et philosophique de la France contemporaine, il faut en revenir à ces traumatismes. L'œuvre angoissée des Poirier en est une preuve manifeste.

